

Les silences de Maxime Sentence

Bruno Joubrel

Éditions ThoT
Roman

Musicologue, auteur-compositeur et interprète, Bruno Joubrel a enregistré cinq albums de chansons. *Les silences de Maxime Sentence* est son troisième roman, après *Le dernier lit* (2017) et *Le Bateau du 18 Mai* (2020) parus aux éditions ThoT.

*À Chabra,
Cyrine, Maëlyss et Kyran.*

*La famille.
Les miens, même s'ils ne m'appartiennent
en aucune façon.*

Paradoxe...

*Gloire à qui n'ayant pas d'idéal sacro-saint
Se borne à ne pas trop emmerder ses voisins...*

Georges Brassens, extrait de *Don Juan*

PRÉAMBULE	13
CHAPITRE 1 – Quand le vin est tiré...	15
CHAPITRE 2 – Il n’y a pas de pire sourd...	27
CHAPITRE 3 – Ce que femme veut...	35
CHAPITRE 4 – Qui sème le vent...	44
CHAPITRE 5 – À cœur vaillant...	56
CHAPITRE 6 – Qui vole un œuf...	67
CHAPITRE 7 – Après la pluie...	79
CHAPITRE 8 – Ce qui se conçoit bien...	92
CHAPITRE 9 – Un homme averti...	103
CHAPITRE 10 – Chacun voit midi...	118
CHAPITRE 11 – Qui ne tente rien...	128
CHAPITRE 12 – À l’impossible...	134
CHAPITRE 13 – Patience et longueur de temps...	148
CHAPITRE 14 – Un seul être vous manque...	161
CHAPITRE 15 – L’enfer est pavé...	175
CHAPITRE 16 – Le malheur des uns...	188
CHAPITRE 17 – Tant qu’il y a de la vie...	203
CHAPITRE 18 – Rien ne sert de courir...	216
CHAPITRE 19 – L’amour a ses raisons...	231
CHAPITRE 20 – Que celui qui n’a jamais péché...	245
CHAPITRE 21 – Verdict	261
POST-SCRIPTUM	265

PRÉAMBULE

Maxime (*nom féminin*)

Formule qui résume un principe de morale ou un jugement d'ordre général. Exemple : Maxime populaire.

Sentence (*nom féminin*)

Courte phrase d'une portée générale. Tout jugement (d'une autorité) à caractère décisif. Exemple : Le médecin allait rendre sa sentence.

Dictionnaire *Larousse*

CHAPITRE 1

Quand le vin est tiré...

Maxime Sentence avait un jardin secret. Il y cultivait, sous toutes les formes qu'elle puisse arborer – selon les saisons et la taille qu'il lui imposait –, une essence unique, qui semblait le nourrir autant qu'il veillait à ce qu'elle ne manque jamais de rien : la solitude.

Il vivait pourtant en famille, avec sa femme, Nora, et ses deux enfants, Kynie et Mylan. Mais seul. Notez bien qu'il les aimait profondément, cela ne fait aucun doute et n'a d'ailleurs rien à voir. Et il ne manquait jamais de leur prouver.

Cependant, la solitude s'imposait à lui comme une évidence, comme un personnage avec lequel il avait, depuis toujours, d'abord appris à cohabiter, puis à évoluer en parfaite entente. Il en recherchait fréquemment la

compagnie, comme s'il s'agissait d'une amie réelle. Elle le suivait comme un gardien, ni ange ni diable, plutôt comme un double, presque comme un reflet venu remplacer celui des miroirs dans lesquels il n'aimait pas trop se contempler, indifférent ou presque à sa propre image. Maxime aimait ce compagnon silencieux. Il en faisait une présence quand il s'accoudait au comptoir de quelque bar pour déguster, gorgée après gorgée, un double expresso bien serré, détaillant sans mot dire la foule bigarrée et toujours pressée qui se succédait autour de lui. Elle l'aidait même à supporter les interminables réunions, professionnelles ou non, au cours desquelles il mettait un point d'honneur à n'intervenir qu'à minima et, si possible, à bon escient. Il s'y étonnait toujours de l'éternelle litanie des donneurs d'avis en toute circonstance et des gens dont le besoin primordial est de ne jamais être oubliés et de se situer au cœur du débat, même sans rien avoir d'essentiel à y apporter. Lui n'en éprouvait jamais la nécessité.

Il avait apprivoisé cette solitude dès l'enfance. Que ce soit dans la cour de l'école ou dans le parc de la petite résidence au-dessus duquel trônait l'appartement de ses parents, il n'aimait guère participer aux jeux collectifs, préférant s'isoler et créer son propre imaginaire. L'été, il réservait un coin du bac à sable pour y animer le Tour de France de ses petits cyclistes. Il les dirigeait, avec ses billes, tout au long de nombreuses étapes dont il établissait

scrupuleusement tous les classements, du général à celui des sprinteurs ou du meilleur grimpeur. Il s'attirait ainsi régulièrement les moqueries de ses copains, dont il se souciait comme d'une guigne – mais sans dédain – et aussi l'intérêt voire la jalousie de certains jeunes admirateurs, qui auraient bien partagé sa passion.

À l'école, il aimait également s'amuser aux billes, à deux ou en petit groupe, mais encore plus flâner dans la cour en chantonnant tout bas. Quand il faisait beau, il arrivait qu'il s'isole avec un livre emprunté à la bibliothèque, dans l'incompréhension quasi générale de ses camarades, au contraire sortis avec la ferme intention de se défouler physiquement, en jouant à chat ou à l'épervier. Incrédules, ils le voyaient s'asseoir à l'écart et entamer avec gourmandise l'un des multiples romans d'aventures, bibliothèque rose ou verte, qu'il dévorait avec assiduité.

De surcroît, dès six ans, il avait décidé d'apprendre le violon, instrument ingrat s'il en est, mais duquel il jouait scrupuleusement tous les jours ; chaque soir, il s'éloignait ainsi des enfants de son âge pour aller étudier ses partitions. En famille, alors que ses frères, sa sœur et ses cousins faisaient les quatre-cents coups dans le champ de maïs voisin de la maison familiale où tous se retrouvaient pour les grandes vacances, lui préférait s'asseoir sur la terrasse et passer des heures à peindre, avec les couleurs chatoyantes de l'époque napoléonienne, des petits soldats de plomb qu'il avait lui-même fondus au préalable. Il ne

se doutait d'ailleurs pas encore de l'importance que ce hobby aurait sur son destin.

Mais il n'avait aucun problème, il ne se sentait ni seul ni rejeté. Les adultes le disaient solitaire et secret, pas introverti. Je crois que je l'aurais déjà bien apprécié, si je l'avais connu à cette époque-là. Il aimait être seul autant que d'autres ne le supportent pas, ça n'était pas un sujet pour lui. Il n'avait d'ailleurs aucun souci à se fondre dans un collectif quand il le fallait, notamment en sport, ayant à l'adolescence pratiqué avec passion le rugby – jeu d'équipe s'il en est – et plus tard le football. Il avait uniquement été dérangé par l'univers souvent glauque et machiste des vestiaires – spécifiquement après les matches – dont il avait tant bien que mal fallu qu'il s'accommode au fil des années, découvrant avec stupéfaction les plaisanteries encore bien plus graveleuses des adultes – et certainement moins pardonnables – que celles des jeunes.

Il était donc seul au même titre qu'il était petit, brun aux yeux presque gris, qu'il aimait jouer avec les mots, adorait la viande rouge et les desserts sucrés, mais détestait par-dessus tout les réseaux sociaux, dont il jugeait les effets dramatiques quant au délabrement de l'intelligence collective qu'ils semblaient révéler. Il ne s'ennuyait quasiment jamais quand il n'était avec personne, c'était même le contraire.

En société, il se mettait souvent en retrait, sans pour autant se désintéresser du monde. Il observait. Il en avait pris l'habitude dans les boums, comme on disait

à notre époque, puis dans les fêtes qui avaient jalonné son parcours et dont il ne comprenait d'ailleurs pas que l'on puisse appeler ainsi l'addition simple de l'alcool et de la danse. Que fêtait-on dans ces soirées ? Il n'en avait aucune idée. La boisson aidant, il regardait donc les gens se déhancher plus ou moins gracieusement, ne trouvant guère de beauté à ces défoulements de groupe auxquels il avait horreur qu'on le force à participer, guettant en revanche la prestation d'un éventuel vrai bon danseur, évaluant sinon la dose de laisser-aller progressif de chacun des participants. Il était content de voir Nora s'y amuser, elle qu'il savait frustrée de son inappétence totale pour ces ébats collectifs, mais pour lesquels les rares tentatives qu'il avait effectuées, dans l'unique but de lui faire plaisir, les avaient tous les deux convaincus de l'absurdité même de la chose. Il regardait donc les autres, discutait parfois quand la musique n'était pas trop forte ou qu'une salle suffisamment grande lui permettait de se mettre à l'écart pour refaire un peu la planète.

En clair, il détestait le monde, mais appréciait en revanche les dîners en petit comité, quand les échanges ne sont pas obligatoirement figés ou cantonnés avec les seuls voisins qu'un plan de table, souvent discutable, nous impose dès que l'on se retrouve en grand nombre. En vérité, il aimait confronter sa solitude à celle des autres, assumée ou ignorée, voire refoulée. Il pratiquait alors un travail qui lui rappelait les mathématiques de son enfance,

quand on lui demandait de définir les parties communes d'ensembles distincts ou au contraire de les constater totalement disjoints.

Maxime avait d'ailleurs une passion, qui le définissait autant que sa solitude, et s'en nourrissait même. Il s'agissait d'une partie de lui-même, à la fois publique et intime, qui lui permettait un rapprochement avec ses contemporains : il peignait. Plus des petits soldats, évidemment, mais de belles toiles où la forme, abstraite ou figurative, naissait toujours de la couleur. Jeune, il avait suivi des cours d'arts plastiques, essentiellement pour apprendre le dessin. Il avait ainsi, au fil des années, complété puis lentement affirmé sa personnalité, avant de s'imposer comme un véritable artiste. Il était coté et apprécié par un cercle d'amateurs assez conséquent, même s'il n'était pas suffisamment connu pour ne vivre que de la vente de ses œuvres, n'étant de surcroît pas très doué en termes de communication commerciale. Cela dit, il exposait très régulièrement, aidé en tout premier lieu de Nora, mais aussi d'amis dont je me vante de faire partie, et des municipalités de la région. Peindre n'était donc absolument plus un violon d'Ingres, comme dans ses jeunes années, mais bien l'aboutissement d'un profond travail d'expression. Maxime pensait démontrer bien mieux et plus intensément ses ressentis et sa vision de l'existence grâce à ses pinceaux et autres couteaux qu'il ne le faisait à l'aide des mots. Il se consacrait ainsi, sans personne, à développer

chaque jour son propre sens artistique et cherchait par ce biais – sans doute le seul pour lequel il trouvait légitime de le faire – le regard de ses semblables.

Ayant ainsi retrouvé son équilibre, il se montrait rarement avare de tendresse, accompagnant avec bienveillance l'adolescence parfois chaotique de sa progéniture et les nombreux bouleversements professionnels et relationnels de son épouse. Il luttait pour cela constamment contre sa nature rêveuse, afin de se montrer actif auprès des siens. Au dîner, il écoutait souvent distraitement ses enfants raconter leur journée, sous-estimant immanquablement le poids d'une querelle entre jeunes ou les difficultés rencontrées face à un enseignant. Mais, après avoir pris la réelle mesure du problème, il s'impliquait totalement dans la discussion pour tâcher d'en dénouer les fils avant qu'ils ne se tendent, voire ne cassent. Il s'imposait alors une vigilance de chaque mot, une attention de chaque instant, afin de soigner au plus vite de possibles blessures et d'éviter qu'elles ne pénètrent les têtes comme un ver dans un fruit, pour aller s'ancrer au plus profond de l'âme. De même, tentait-il de répondre au mieux aux besoins de dialogue quasi permanents de Nora, qui n'envisageait pas sa relation de couple autrement, alors qu'il avait au contraire tendance à parier sur les actes plus que sur les paroles pour renforcer leur complicité.

Maxime les aimait donc sincèrement tous les trois et tentait toujours de marquer la maison de sa présence, si

possible rassurante. Finalement, en peinture comme en toute chose, en matière de sensations comme de sentiments, son objectif principal était de ne jamais rien vivre à moitié, de ne jamais se contenter du minimum acceptable. Il se sentait bien comme cela, et la solitude occupait en lui un rôle central, elle lui servait à avancer au fil de l'existence, exactement comme son balancier est nécessaire à l'équilibriste. Maxime la pratiquait comme un art de vivre à part entière, la considérant comme le quatrième membre de son cercle plus intime, étant entendu qu'aucun des trois autres ne s'adressait jamais à elle. Kynie et Mylan n'en connaissaient sans doute même pas l'existence, prenant – comme tous les enfants – leur père comme il était, sans se poser de question ; Nora agissait finalement de la même façon, ignorant presque toujours cette facette de sa personnalité à laquelle elle n'avait pas accès. Était-ce volontaire de la part de Maxime, ne laissait-il sciemment personne communiquer avec cette partie de lui, ou devait-il plutôt s'accommoder d'une telle situation ? Il n'aurait sans doute pas su le dire lui-même, mais il n'était pas à exclure qu'il se soit en toute conscience réservé une chasse gardée très personnelle. En tout cas, il n'était pas uniquement solitaire, il était plus complexe que cela. Il se pensait, voire se voulait seul.

D'ailleurs, se sachant un peu différent de nous tous, il avait essayé de penser au mieux ses propres équilibres, pour que ses proches en pâtissent le moins possible. Ainsi,

afin de jouir d'une vie familiale accomplie, cherchait-il en permanence à créer une harmonie entre espaces communs et pièces personnelles, à tenir compte des besoins de chacun dans l'aménagement même de la maison. Après quelques années de vie en appartement, Nora et lui avaient réussi, dans une banlieue plutôt aisée, à acheter une coquette et chaleureuse bâtisse, faite de vieilles pierres jointoyées à la chaux et aux plafonds habillés de lourdes planches cérusées, blanches, soutenues par de solides poutres de chêne apparentes. Dans le salon trônait une large cheminée qui réchauffait la pièce presque tous les soirs d'hiver, grâce à la présence presque charnelle des flammes dont la danse colorée égayait tout le monde. Maxime avait, dès l'installation de la famille, passé des journées entières à aménager l'étage pour que chacun s'y sente bien et bénéficie d'un véritable espace personnel. Les chambres de Kynie et Mylan étaient spacieuses et n'avaient pas nécessité de travaux particuliers, mais leur père, conseillé de près par Nora, avait toujours pris soin d'en faire évoluer la décoration et l'ameublement au fil des ans. Dans la chambre à coucher, il avait installé un home cinéma et un sofa des plus confortables, avec table basse et mini bar, pour que Nora puisse profiter au mieux des films qu'elle passait presque tout son temps libre à regarder. Il lui avait d'autre part laissé l'usage quasi exclusif de la salle de bains qui jouxtait la pièce, lui conférant ainsi les avantages d'une petite suite privative. Il n'avait besoin

que d'une douche, d'un simple bureau et d'un ordinateur, qui suffisaient largement à son bonheur, et s'était installé dans la chambre d'amis, rejoignant son épouse dans son cocon pour partager films ou reportages le soir et profiter à plein de leur intimité amoureuse.

À vrai dire, il utilisait surtout l'atelier qu'il s'était aménagé au fond du jardin, à partir d'un vaste abri en bois acheté en kit dans un magasin de bricolage. Il en avait découpé le toit sur les deux pans pour y installer des verrières et laisser ainsi largement entrer le jour, sous forme de puits de lumière, orientant ses tableaux selon l'heure pour bénéficier à tout moment d'un bon éclairage. Raccordé au pavillon par un simple câble électrique et maintenu à température à l'aide d'un petit convecteur, afin que ni ses toiles ni son matériel ne s'y détériorent, le lieu procurait à Maxime le havre de paix dont il avait besoin pour peindre, en dehors de l'agitation quotidienne à laquelle il essayait sinon de prendre sa part quand il était avec les siens.

Une chose m'avait d'ailleurs toujours échappé dans son univers passionné : Maxime ne fermait jamais son atelier à clef. Il laissait certes la porte close, mais ne ressentait pas le besoin de protéger son travail en la cadénassant ou en y posant ne serait-ce qu'une petite serrure.

— Que voulez-vous que l'on vienne me voler ici ? argumentait-il quand on essayait de le raisonner sur la question. Il n'y a rien qui ait de la valeur, sinon pour moi.